Science historique et sociologie chez Georg Simmel

Historical Science and Sociology in the Writings of Georg Simmel

Florence Hulak

Volume 44, numéro 2, automne 2012

Réciprocités sociales. Lectures de Simmel
Social reciprocities. Contemporary Simmel

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1012921ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1012921ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)
1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hulak, F. (2012). Science historique et sociologie chez Georg Simmel. *Sociologie et sociétés*, 44(2), 75–94. <https://doi.org/10.7202/1012921ar>

Résumé de l'article

Cet article examine la conception simmélienne du rapport entre histoire et sociologie, afin de déterminer si elle peut nous aider à penser la spécificité épistémologique de l'histoire. Il retrace à cette fin les définitions de la science historique successivement adoptées par Simmel. Elle est d'abord conçue comme premier niveau de la connaissance dans les sciences de l'homme, puis comme science régie par un type spécifique d'*a priori*, celui de l'individualité. L'histoire apparaît enfin, quoiqu'il ait moins développé ce point, comme science de l'historicité des phénomènes sociaux, en tant que son objet ne se laisse pas ramener aux actions réciproques dont traite la sociologie simmélienne.

Science historique et sociologie chez Georg Simmel

FLORENCE HULAK

PhiCo-NoSoPhi
Université Paris 1
Panthéon-Sorbonne
17, rue de la Sorbonne
75005 Paris
Courriel: florence.hulak@gmail.com

LES DEUX GRANDS FONDATEURS DE LA SOCIOLOGIE, Émile Durkheim et Max Weber, entretenaient des rapports opposés à la science historique. Alors que le premier définissait la sociologie par opposition à l'histoire¹, le second accordait peu d'importance à cette distinction². Alors que le premier ne concevait pas d'histoire scientifique hors de la sociologie dynamique³, le second voyait dans la connaissance historique la finalité ultime de ses recherches sociologiques⁴.

Ils ont toutefois en commun de peu s'intéresser à la spécificité de la science historique en tant que telle⁵, la « bonne » histoire ne se distinguant finalement pas de leur

1. Durkheim oppose sa conception du social à celles de l'histoire et de la philosophie. Voir Durkheim, (2002 [1894] : 76-77).

2. Si Weber propose parfois de distinguer la sociologie comme science élaborant des types généraux, de l'histoire comme science des relations causales singulières (Weber, 1971 [1922] : 17), il ne sépare de cette façon que deux aspects indissociables de ses propres travaux. Voir Colliot-Thélène, 2006 : 36-40.

3. Durkheim, 1975 [1903] : 196.

4. « [...] *construction* idéaltypique du développement et *histoire* sont deux choses rigoureusement distinctes et [...] la construction a été le moyen de faire *méthodiquement* l'imputation valable d'un développement historique à ses causes réelles » (Weber, 1965 [1904] : 198).

5. Weber a toutefois traité dans deux articles des questions relativement spécifiques à l'épistémologie de l'histoire : voir Weber, 1965 [1906] ; et surtout Weber, 2005 [1905-1906] : dans les parties II et III notamment, Weber répond à l'édition de 1905 des *Problèmes de la philosophie de l'histoire* de Simmel.

propre pratique de la sociologie. Or l'histoire revendique désormais le statut de science, voire de science sociale, sans entendre pour autant se fondre dans la sociologie. À la différence de ces auteurs, Georg Simmel a toujours accordé une attention soutenue à la spécificité de la science historique, de la première édition des *Problèmes de la philosophie de l'histoire* en 1892, à « La forme de l'histoire » paru l'année de sa mort, en 1918. Les réflexions de l'un des fondateurs de la sociologie sur la science historique peuvent-elles nous aider à penser une histoire qui soit une véritable science de l'homme tout en se distinguant de la sociologie ?

Afin de tenter d'y répondre, nous proposons de retracer l'évolution parallèle des conceptions simmeliennes de la scientificité de l'histoire et du rapport que cette dernière entretient à la sociologie. Simmel présente d'abord l'histoire comme première mise en forme d'un matériau empirique susceptible d'être repris par la sociologie. Il la caractérise ensuite comme une connaissance des individus, distincte de la connaissance sociologique des formes de la socialisation (*Vergesellschaftung*). Une troisième conception de l'histoire peut enfin être dégagée au sein de son œuvre : celle d'une science portant sur les traces du passé dans le présent, par opposition à l'immédiateté des actions réciproques (*Wechselwirkungen*), qui constituent l'objet propre de sa sociologie.

1. UNE PREMIÈRE MISE EN FORME DU MATÉRIAU DES SCIENCES DE L'HOMME ?

Simmel s'est efforcé de préciser sa conception de l'histoire à travers les trois versions de ses *Problèmes de la philosophie de l'histoire*. Fidèle au renversement néo-kantien qui pose que l'étude philosophique d'un objet — ici l'histoire — implique celle de son mode de connaissance⁶, la première partie du livre porte sur l'épistémologie de l'histoire.

Comment la version publiée en 1892 définit-elle le rapport entre sociologie et science historique ? Elle ne l'aborde, à dire vrai, jamais directement, la seconde y étant présentée indépendamment de toute considération sur la première. Simmel évoque toutefois ce point dans un ouvrage sociologique, *Über die soziale Differenzierung* (Simmel, 1989 [1890]), écrit à la même période. Il n'a alors pas encore élaboré sa définition de la sociologie comme science des formes de la socialisation, et la caractérise comme une « science éclectique », en tant qu'elle :

traite les acquis de la science historique, de l'anthropologie, de la statistique et de la psychologie comme s'il s'agissait de produits semi-finis. Elle n'opère pas directement sur le matériau brut que les autres sciences exploitent, mais, en tant que science pour ainsi dire au carré, elle produit des synthèses nouvelles à partir de ce qui, pour ces dernières, est déjà synthétisé. Dans son état actuel, elle se contente d'apporter un point de vue nouveau à l'observation de faits déjà connus⁷.

6. Cf. Rickert, « La logique de la science historique forme le point de départ et le fondement de toute étude ressortissant à la philosophie de l'histoire » (1998 [1924] : 56).

7. « Sie verfährt mit den Ergebnissen der Geschichtsforschung, der Anthropologie, der Statistik, der Psychologie wie mit Halbprodukten ; sie wendet sich nicht unmittelbar an das primitive Material, das

L'histoire se range donc parmi les sciences qui offrent des produits semi-finis à la connaissance sociologique. Au sein de ces dernières, elle occupe naturellement une place de choix, étant la science reine du XIX^e siècle, alors que la statistique et l'anthropologie sont encore marginales et que la psychologie à laquelle se réfère Simmel est une science expérimentale. La science historique assure un premier niveau de connaissance de la réalité du passé, susceptible d'être ensuite repris et retravaillé par la sociologie.

Cette conception du rapport entre histoire et sociologie s'accorde bien avec la première version des *Problèmes de la philosophie de l'histoire*. En effet, le propos épistémologique de Simmel porte essentiellement sur la nature de la représentation historique du passé. Ce dernier ne saurait être simplement reproduit, montre-t-il, car la connaissance suppose toujours l'intervention de catégories propres à l'esprit humain qui organisent les contenus représentés. Simmel ne s'interroge donc pas tant sur la spécificité d'une discipline que sur les conditions mêmes de possibilité d'une connaissance de l'homme. L'histoire en constitue le premier niveau, en ce qu'elle synthétise la masse informe des phénomènes passés pour les ramener à des individus distincts.

Il est indispensable de resituer le discours des *Problèmes de la philosophie de l'histoire* dans la perspective de cette mise au jour du premier niveau de la connaissance de l'homme. En effet, alors que Simmel critique fermement la possibilité de décomposer le monde humain en « atomes » individuels dans le cadre de sa sociologie⁸, l'épistémologie simmélienne semble ici incliner du côté de l'individualisme et du psychologisme, comme en témoigne, parmi tant d'autres, la fameuse phrase du premier paragraphe :

Si l'histoire n'est pas un simple spectacle de marionnettes, elle ne peut être autre chose que l'histoire de processus mentaux. Tous les événements externes qu'elle décrit ne sont que des ponts entre, d'une part, des actes volontaires et des impulsions et, de l'autre, les réactions affectives provoquées par ces événements⁹.

Quoique les individus dont traite l'histoire puissent également être des collectifs, les exemples le plus souvent convoqués sont ceux d'humains individuels. Simmel met en parallèle¹⁰ la méthodologie de la biographie avec celle de l'histoire en général sans préciser ce qui les sépare, tant et si bien que leur distinction tend à perdre de son évidence. C'est sans doute pour cette raison que le sociologue français Raymond Boudon,

andere Wissenschaften bearbeiten, sondern, als Wissenschaft sozusagen zweiter Potenz, schafft sie neue Synthesen aus dem, was für jene schon Synthese ist. In ihrem jetzigen Zustande gibt sie nur einen neuen Standpunkt für die Betrachtung bekannter Tatsachen » (Simmel, 1989 [1890] : 116).

8. « [...] les individus ne sont nullement les éléments derniers, les "atomes" du monde humain. En effet, cette unité peut-être indissoluble que désigne le concept d'individu n'est pas en général un objet de connaissance, mais seulement de l'ordre du vécu ; la façon dont chacun la rapporte à lui-même et à autrui n'est comparable à aucune autre espèce de savoir » (Simmel, 1981 [1918] : 86-87).

9. Simmel, 1989 [1892] : 303. *Idem in* Simmel, 1997 [1905-1907] : 233. Traduction : Simmel, 1984 : 57.

10. « La différence [entre l'objectivité des sciences historiques et celle des sciences de la nature] apparaît même lorsqu'il s'agit d'établir la biographie de César, de Grégoire VII ou de Mirabeau » (Simmel, 1989 [1892] : 325. *Idem in* Simmel, 1997 [1905-1907] : 297. Traduction : Simmel, 1984 : 120).

promoteur de «l'individualisme méthodologique», a entrepris de traduire précisément ce texte¹¹ de Simmel, en le lisant comme une présentation générale de l'épistémologie simmélienne des sciences sociales¹² — alors même que l'œuvre de Simmel ne manque pas d'exposés synthétiques des fondements de sa sociologie. Simmel soutiendrait, d'après Boudon, que tout phénomène humain doit être interprété comme un effet produit par l'agrégation d'actions et de motivations individuelles.

Mais la thèse de Simmel est toute différente: si l'histoire étudie les individus, c'est dans la seule mesure où elle constitue le premier niveau de la connaissance, et où l'on ne saurait remonter, en sciences humaines, en deçà du niveau qui consiste à identifier des individus — sans quoi l'on rejoindrait la biologie, c'est-à-dire les sciences naturelles. Que l'on ne puisse pas descendre en deçà du niveau individuel étudié par l'histoire ne signifie toutefois pas que la sociologie ne puisse pas proposer des synthèses s'établissant à un niveau supérieur, en étudiant des phénomènes dont l'apparition dépend certes de l'existence des individus, mais qui obéissent à des règles propres. Ils ne se laissent donc pas interpréter à la seule lumière des actions et motivations des individus dont ils sont issus. De plus, le simple fait que Simmel considère les groupes comme des individus montre qu'il ne s'agit pas de repérer les atomes derniers du monde social, mais les entités dont le récit historique est susceptible de raconter les actions.

Le point de vue adopté dans les *Problèmes de la philosophie de l'histoire* doit sans doute beaucoup à la lecture par Simmel des historiens de son temps, dont il entend analyser la pratique. On a pu s'étonner¹³ que Simmel semble négliger une œuvre comme celle de Gustav Schmoller, qu'il connaissait pourtant bien et qui ne rentre absolument pas dans le cadre des *Problèmes de la philosophie de l'histoire*, puisqu'elle ne fait pas l'histoire de personnalités ou d'individus collectifs, mais de processus économiques. Cependant, bien que le travail de Schmoller ait une dimension historique et ait été perçu, à partir des années 1950, comme l'ancêtre de l'histoire économique contemporaine, il n'est pas, à cette époque, considéré comme celui d'un historien mais d'un économiste. Or Simmel s'efforce visiblement ici de rendre compte des travaux qui relèvent de la discipline historique au sens strict. On a l'impression qu'il perçoit la science historique au prisme du *Lamprecht-Streit*, qui a débuté l'année précédente¹⁴: il s'efforce de proposer une conception de l'histoire qui rende aussi bien compte de l'histoire institutionnelle et individualiste, défendue par Friedrich Meinecke ou Georg von Below, que de l'histoire des individus collectifs et de leur psyché promue par leur adversaire Karl Lamprecht.

11. Il s'agit toutefois de l'édition de 1905.

12. «Si Simmel, à l'exception de quelques passages, traite principalement ici de la connaissance historique, ses remarques s'appliquent aussi bien, comme j'essaierai de le montrer, aux sciences sociales» (Boudon, 1984: 9).

13. Voir Köhnke (1996: 423, note 142).

14. La polémique est lancée par la publication du premier tome de la *Deutsche Geschichte* de Karl Lamprecht, en 1891.

Simmel s'attache en effet à analyser le cercle, à ses yeux constitutif de la connaissance historique, qui relie l'interprétation des événements extérieurs en tant qu'expressions de processus psychologiques intérieurs, et l'interprétation de ces derniers à la lumière des événements qui les manifestent¹⁵. Or, il montre que ce cercle opère de la même façon, qu'il s'agisse de comprendre un homme ou un groupe¹⁶. Le point de vue individualiste adopté par Simmel peut donc recevoir une justification épistémologique : il souhaite analyser l'histoire telle qu'elle est effectivement pratiquée par les historiens de son temps et non pas telle qu'il pourrait la redéfinir lui-même, d'un point de vue philosophique ou sociologique.

Par ailleurs, quoique Simmel décrive la matière de l'histoire comme psychologique et sa forme comme individuelle, cette conception de l'histoire se présente comme une critique de la théorie de l'empathie (*Einfühlung*) défendue par Wilhelm Dilthey. Klaus Köhnke a relevé¹⁷ que les formulations simmeliennes de la position à laquelle il s'oppose sont souvent des paraphrases d'expressions diltheyennes, bien qu'il ne le nomme jamais, n'étant alors que *Privatdozent* à l'Université de Berlin où ce dernier est *Ordinarius*. On ne saurait comprendre le passé par empathie, soutient Simmel, car toute compréhension est une reconstruction. Ce phénomène n'est pas relatif à la distance temporelle qui caractérise l'histoire, ni même à son caractère scientifique, car la perception la plus quotidienne d'autrui procède de façon analogue : la formation d'une image de la personnalité d'autrui suppose d'assigner à ses actes des causes psychologiques, et d'interpréter ce psychisme en regard de ses actes. On ne peut jamais avoir un accès immédiat à l'esprit d'autrui : « une reproduction exacte des états de conscience d'autrui en moi, une compréhension immédiate qui résulterait de l'identité de nos deux êtres — à supposer que de tels phénomènes soient possibles — ne serait pas autre chose qu'un phénomène de télépathie, ou supposerait l'existence d'une harmonie préétablie¹⁸ ». La plus spontanée des compréhensions est toujours une connaissance construite.

Cette conception permet à Simmel de réhabiliter, contre Dilthey, l'usage du concept d'individu collectif en histoire. Cette position n'émane pas tant de la reconnaissance d'un statut ontologique propre aux individus collectifs que d'une disqualification de celui des humains individuels : leur unicité n'est pas une donnée empirique

15. « Nous ne comprenons l'intérieur qu'à partir de l'extérieur, par analogie. La langue elle-même l'indique, qui caractérise tous les processus psychiques à l'aide de mots empruntés au monde de la perception externe. Mais d'un autre côté, nous ne comprenons les comportements extérieurs de l'homme qu'en y projetant des états intérieurs » (Simmel, 1989 [1892] : 307. *Idem in* Simmel, (1997 [1905-1907] : 239, trad. G. Simmel, 1984 : 64).

16. « Tout ce qu'on a dit plus haut du psychisme individuel peut être repris ici à propos de ce que — par souci de brièveté — on peut appeler le psychisme collectif (*Sozialseele*) : l'unité qu'on prête au groupe est conçue de telle sorte qu'elle permet de partir des fragments connus pour reconstituer par extrapolation ce qui demeure inconnu. Mais il faut bien voir qu'il s'agit là d'une *construction*. » (Voir Simmel, 1989 [1892] : 334-335, note 1. *Idem in* Simmel, (1997 [1905-1907] : 258-259), trad. G. Simmel, 1984 : 82-83).

17. Köhnke (1996 : 380-397.)

18. Simmel, (1989 [1892] : 319), *Idem in* Simmel, (1997 [1905-1907] : 265), trad. G. Simmel, 1984 : 88-89.

mais un postulat, que la connaissance historique et l'expérience ordinaire ont en partage. À l'encontre de Dilthey, qui voyait dans l'« unité de l'esprit (*Seele*)¹⁹ » un principe autonome susceptible de fonder les sciences de l'homme, Simmel déclare :

Ce que l'on entend concrètement par l'expression « unité de l'esprit », personne le ne sait. Qu'il réside quelque part en nous une entité déterminée, qui serait le porteur simple et unique des phénomènes psychiques, est un article de foi incertain et intenable d'un point de vue épistémologique²⁰.

Dès lors que l'individualité n'est pas définie par l'unité matricielle de la conscience ou de l'âme, mais simplement comme la cause psychique susceptible d'être hypothétiquement assignée à des événements physiques, elle cesse de caractériser les seules personnes humaines. La critique diltheyenne de la réification du collectif, qui vise d'abord la sociologie comtienne, n'invalide donc pas, aux yeux de Simmel, la possibilité de faire l'histoire d'individus collectifs.

L'unité individuelle est ainsi une construction de l'historien. Mais la substitution du concept de « *Nachbildung* » (reproduction supposant une construction) à celui d'empathie ne résout en rien le problème de la scientificité de la connaissance historique : comment peut-on distinguer une mauvaise représentation du passé d'une meilleure, si elles sont toutes, et dans une même mesure, des constructions ? Un passage célèbre de l'ouvrage relève l'absence de nécessité des explications psychologiques en histoire. Ainsi un historien a-t-il expliqué l'hostilité des hébertistes vis-à-vis de Robespierre, alors qu'il prend la tête du Comité de salut public, par la méfiance que provoque le pouvoir d'autrui ; mais s'ils s'étaient rapprochés de lui à cette période, relève Simmel, il aurait aussi bien pu en rendre raison par la crainte et la docilité que produit le pouvoir. Marc Bloch reprendra cet exemple simmélien pour en déduire la nécessité de se défaire des « vérités psychologiques du sens commun²¹ », afin d'adopter un mode plus rigoureux de détermination des causes en histoire. Il faut « se demander pourquoi, de toutes les attitudes psychologiques concevables, celles-là s'imposèrent au groupe²² » : les possibles réactions à un événement étant toujours irréductiblement multiples, on ne saurait rendre raison de celle qui a prévalu qu'en adoptant un point de vue sociologique et comparatif. Mais Simmel en tire une tout autre conclusion : il ne réfute pas le mode de raisonnement adopté par l'historien évoqué, et se contente d'observer que la reconnaissance du caractère fragile et incertain de l'analyse psychologique ne doit pas conduire à y renoncer²³.

19. Dilthey, 1992 [1883] : 335.

20. « Und was man sich unter der Einheit der Seele konkret zu denken habe, weiß kein Mensch. Dass irgendwo in uns ein bestimmtes Wesen säße, das der alleinige und einfache Träger der psychischen Erscheinung wäre, ist ein völlig unbewiesener und erkenntnistheoretisch unhaltbarer Glaubensartikel » (Simmel, 1989 [1890] : 128).

21. Bloch, (1997 [1949] : 157).

22. Bloch, (1997 [1949] : 157).

23. « Ces exemples [...] ne doivent pas nous conduire à un scepticisme facile et peu fondé sur l'interprétation psychologique. Mais d'un autre côté, ces divergences d'interprétation démontrent que le problème de l'interprétation psychologique n'est pas dépourvu d'ambiguïté et qu'il est par conséquent nécessaire d'y

Simmel ne conteste pas, à la différence de Bloch, la légitimité d'une tentative de compréhension du passé fondée sur un postulat d'identité du fonctionnement de l'esprit humain à travers le temps. Si l'on ne saurait revivre ce qu'ont éprouvé les hommes du passé, il n'est pas impossible de convoquer l'expérience d'un sentiment analogue : « celui qui n'a jamais aimé ne comprendra jamais l'amoureux, pas plus que le coléreux ne peut comprendre le flegmatique, le lâche le héros, ou le héros le lâche²⁴ ». Simmel ne refuse donc pas de donner à la connaissance historique un fondement affectif. Il s'efforce bien plutôt de substituer au concept d'empathie (*Einfühlung*) de Dilthey celui d'une reconstruction des affects d'autrui à partir des nôtres (*Nachfühlung*). Confronté aux limites évidentes qu'un tel modèle pose à l'extension de la connaissance historique, Simmel suggère alors d'étendre la compréhension psychologique au-delà des analogies avec notre expérience en vertu d'une hypothèse biologique : « tout se passe *comme si* nous utilisions pour comprendre autrui des modèles subjectifs en quelque sorte latents, parallèles à notre propre moi, et différents de lui²⁵ ». Outre le caractère incertain de cette hypothèse, on remarque qu'elle ne permet pas — non plus que la théorie des types d'affect — de distinguer une mauvaise analyse psychologique d'une bonne, ou du moins d'une meilleure. Toutes deux permettent seulement de justifier la possibilité que nous avons, de fait, selon Simmel, de reconstituer objectivement des états subjectifs. En dépit de l'écart temporel et psychologique qui nous sépare du passé, nous parvenons en partie à le comprendre : là réside « l'énigme de la connaissance historique²⁶ ». Simmel se demande finalement moins comment comprendre le passé qu'il ne s'interroge sur les raisons pour lesquelles nous parvenons, en dépit de tout, à le comprendre.

Ainsi, bien que la première édition des *Problèmes de la philosophie de l'histoire* se démarque explicitement de la théorie empathique de Dilthey, elle ne permet pas de fonder la connaissance historique ailleurs que dans l'évidence d'une compréhension, au moins partielle, de l'homme par l'homme, par-delà les différences d'époques et de sociétés.

2. UNE SCIENCE DE LA FORME INDIVIDUELLE ?

La première édition des *Problèmes de la philosophie de l'histoire* a toutefois ouvert une voie nouvelle. Concevoir la connaissance historique comme mise en forme d'un contenu a en effet conduit Simmel à développer une conception inédite de la sociolo-

accorder quelque attention » (Simmel, 1989 [1892] : 311. *Idem in* Simmel, 1997 [1905-1907] : 247. Traduction : Simmel, 1984 : 71).

24. Simmel, 1989 [1892] : 318. *Idem in* Simmel, 1997 [1905-1907] : 264. Traduction : Simmel, 1984 : 87-88.

25. Simmel, 1989 [1892] : 330. *Idem in* Simmel, 1997 [1905-1907] : 304. Traduction : Simmel, 1984 : 127.

26. « Cette capacité d'éprouver des sentiments qu'en fait je n'éprouve pas, cette reconstitution d'états subjectifs qui n'est possible que dans une subjectivité et qui cependant apparaît à cette subjectivité comme objective constituent l'énigme de la connaissance historique » (Simmel, 1989 [1892] : 320. *Idem in* Simmel, 1997 [1905-1907] : 266. Traduction : Simmel, 1984 : 89).

gie, dont il ne se départira plus²⁷ : elle n'est désormais plus une science éclectique de l'homme, mais la science d'un type spécifique de formes — celles de la socialisation ou de la sociation (*Vergesellschaftung*²⁸).

Dès lors que la sociologie ne synthétise plus le matériau fourni par d'autres sciences mais traite d'objets spécifiques, l'histoire ne peut plus être décrite comme premier niveau de la connaissance en sciences humaines ou comme première mise en forme du contenu empirique. Par conséquent, non seulement la première version des *Problèmes de la philosophie de l'histoire* ne permet pas de résoudre « l'énigme de la connaissance historique », mais elle repose sur une conception dépassée de la place de l'histoire parmi les autres sciences.

La deuxième version de l'ouvrage affronte ces deux difficultés en adoptant un point de vue néo-kantien, dont Simmel trouve le modèle chez Heinrich Rickert. Ce dernier a répondu aux premiers *Problèmes de la philosophie de l'histoire* par un livre du même titre (Rickert, 1998 [1904]), publié un an avant la deuxième édition des *Problèmes* simmeliens (Simmel, 1984 [1905]). Cette deuxième version contient la quasi-totalité de la première : Simmel a réorganisé et beaucoup augmenté le premier texte, qui doit ainsi se voir investi d'un sens nouveau. Il est toutefois plus aisé de dégager la position nouvellement adoptée par Simmel en 1905 et 1907²⁹ en isolant les ajouts propres à ces rééditions.

Une grande part de ceux-ci sont de teneur néo-kantienne et témoignent de l'influence nouvelle de Rickert. En tant que l'histoire vise la connaissance de l'individuel et non du générique, elle doit, selon ce dernier, disposer d'un principe de sélection : alors que le général vaut par sa généralité même, le particulier ne peut être isolé qu'en vertu de son aptitude à réaliser une certaine valeur³⁰. À la suite de Rickert, Simmel souligne que la signification et l'importance des événements historiques dépendent des valeurs de l'historien — ou plutôt, pour adopter un vocabulaire qui lui est plus

27. « Cette séparation entre forme et contenu du tableau historique [développée dans les *Problèmes de la philosophie de l'histoire*], qui m'est venue de façon purement épistémologique, se prolongea ensuite chez moi en principe méthodologique d'une science particulière : j'acquis une nouvelle conception de la sociologie en séparant les formes de l'association de ses contenus, c'est-à-dire les pulsions, les buts, les contenus objectifs qui ne deviennent sociaux que lorsqu'ils sont assumés dans les interactions entre les individus » (Simmel, 1958 : 9. Traduction : Vandenberghe, 2001 : 19).

28. « Une sociologie proprement dite étudiera seulement ce qui est spécifiquement social, la forme et les formes de l'association en tant que telle, abstraction faite des intérêts et des objets particuliers qui se réalisent dans et par l'association » (Simmel, 1894 : 499). La traduction du terme *Vergesellschaftung* pose problème : on traduit désormais le plus souvent par « socialisation » (voir Simmel, 1999), ce qui prête à confusion, car ce concept ne désigne pas le processus de socialisation d'un individu, mais la société en train de se faire. On voit toutefois également pourquoi le terme d'« association » choisi par Durkheim n'est guère plus lisible, en tant qu'il suggère désormais des connotations plus politiques et juridiques que sociologiques. Le terme de « sociation », plus souvent utilisé dans les traductions de Max Weber, est également retenu par certains commentateurs. (voir par exemple Papilloud, 2000).

29. Les transformations effectuées entre l'édition de 1905 et de 1907 étant peu significatives, nous ne les mentionnerons pas ici.

30. L'historien « prend position, sinon sur les objets historiques qu'il étudie, du moins sur les valeurs universelles auxquelles il mesure ces objets en les individualisant » (Rickert, 1998 [1924] : 105).

propre, de son « point de vue³¹ ». Ce dernier permet de construire un récit dont la logique interne fournira le critère de sélection des traits de caractère et des actions individuelles dignes d'être mentionnés. L'individu historique constitue ainsi « un être irréel³² » dont la cohérence est tout extérieure, dépendant des seules exigences de l'intrigue historique. Le psychologisme qui subsistait dans la notion d'individu propre à la première édition se trouve ainsi dépassé, remarque Simmel³³ : ce qui est intéressant pour la connaissance psychologique d'un individu ne l'est pas nécessairement pour la connaissance historique du même être³⁴. L'individu historique n'a pas d'épaisseur psychologique, il n'est que l'acteur d'un rôle qui, en fonction de l'intrigue dans laquelle il intervient, sera politique, religieux ou économique.

Simmel concluait la première version de l'ouvrage en déclarant que la psychologie constitue *a priori* de la connaissance historique³⁵. Lorsqu'il relevait, au cours du texte, que l'unité des individus comme des groupes est un *a priori* de la connaissance historique³⁶, il se contentait alors de suggérer qu'elle est le résultat d'une interprétation psychologique : on appelle individu ce qui est susceptible d'être (psychologiquement) compris³⁷. L'unité de l'individu est le produit d'une interprétation avançant circulairement entre l'observation d'actions et la description d'une personnalité cohérente perçue comme leur origine. Mais en 1905, l'affirmation du caractère *a priori* de l'individualité prend un nouveau sens : elle vise le principe même dont procède la connaissance historique³⁸. Simmel reprend la description du cercle interprétatif entre l'observation des actes et l'assignation d'un sens psychologique, mais remarque désormais que ce cercle ne contient pas, en lui-même, l'idée que ce flux psychologique est

31. Par exemple : « Une science de l'histoire dans sa totalité est impossible, non seulement parce qu'il est impossible de traiter une information surabondante, mais surtout parce qu'une telle science serait privée de tout *point de vue* » (Simmel, 1997 [1905-1907] : 287. Traduction : Simmel, 1984 : 110).

32. « L'objectif [de l'historien] est de construire un être irréel : un être apparaissant comme le support d'un ensemble d'actions politiques qui seraient caractérisées par une continuité perceptible par-delà la complexité d'enchaînements psychologiques qui peuvent être ignorés » (Simmel, 1997 [1905-1907] : 281-282. Traduction : Simmel, 1984 : 105).

33. « Pour utiliser une formule à la mode, je caractériserais le tournant que je prends dans ce texte comme un "dépassement du psychologisme" ». Lettre de Simmel à Rickert, Westend 4. 11, 1904 : BdD p. 101, (in Köhnke 1996 : 424).

34. « On voit apparaître de nouveau ici la différence qui sépare la psychologie de l'histoire » (Simmel, 1997 [1905-1907] : 281. Traduction : Simmel, 1984 : 104).

35. Simmel (1989 [1892] : 338).

36. « Cette unité de la personnalité (*charakterologische Einheit*) des individus comme des groupes appartient manifestement aux conditions *a priori* de toute recherche historique » (Simmel, 1989 [1892] : 334. Passage similaire in Simmel, 1997 [1905-1907] : 255, traduction : Simmel, 1984 : 79).

37. « De telles synthèses [psychologiques] ne sont pas compréhensibles parce qu'elles introduisent une unité entre des éléments disparates. Au contraire, c'est parce qu'elles sont compréhensibles qu'elles peuvent créer cette unité [...] » (Simmel, 1989 [1892] : 338. *Idem* in Simmel, 1997 [1905-1907] : 256. Traduction : Simmel, 1984 : 80).

38. « [...] en bref, l'identité de la personne ou du groupe, tout cela relève bien entendu de l'hypothèse. Mais c'est grâce à cette hypothèse que l'historien peut mettre de l'ordre dans ses données et les rendre intelligibles. Elles représentent des *a priori* qui rendent l'histoire possible » (Simmel, 1905 : 259. Traduction : Simmel, 1984 : 83).

issu d'une source unique³⁹. L'unité de l'individu doit donc être placée hors du cercle interprétatif, comme ce qui le présuppose et le guide. Ainsi, l'affirmation selon laquelle l'unité de la personnalité n'est qu'un X dont on ne peut rien dire⁴⁰ change de sens entre les deux éditions : en 1892, l'identification de la personnalité à un X signifie qu'elle se laisse comprendre ; en 1905, de façon plus fidèle à l'origine kantienne de la formule⁴¹, c'est la présupposition de ce X qui rend possible la compréhension.

La sociologie et l'histoire se présentent alors comme deux sciences indépendantes, qui étudient des objets distincts : la sociologie est la science des formes de la socialisation, là où l'histoire est celle des formes de l'individualité. Ces formes sont des *a priori* de la connaissance, et non pas, en ce qui concerne l'histoire du moins⁴², des réalités empiriques.

Cette nouvelle conception permet-elle de préciser de quoi dépend la scientificité de l'histoire ? Pour Rickert, c'est la distinction entre jugement de valeur (*praktische Wertung*) et rapport aux valeurs (*theoretische Wertbeziehung*) qui fonde l'objectivité de la connaissance historique. La seconde consiste à reconnaître l'importance de certains événements ou objets de l'histoire au regard de certaines valeurs, sans se prononcer sur leur caractère positif ou négatif. Elle est objective en tant qu'elle est universelle : les valeurs permettant l'individualisation d'objets historiques comme l'État, l'art ou la religion, sont universelles, puisque « personne ne nie que ce soit des valeurs » (Rickert, 1998 [1924] : 101). Or Simmel refuse d'endosser cette thèse : tout en s'attachant à distinguer, dans le chapitre trois, l'importance (*Bedeutung*) d'un événement ou d'un individu du jugement de valeur positif ou négatif qui est susceptible de lui être appliqué, il n'admet l'existence d'aucun principe universel de détermination de cette importance. Elle nous reconduit toujours, en dernière instance, à des intérêts subjectifs⁴³. Aux yeux de Simmel, les *a priori* à partir desquels l'historien construit la connaissance sont eux-mêmes irréductiblement historiques et subjectivement constitués : ils fonctionnent comme *a priori* pour certaines provinces de la connaissance, mais peuvent, d'un autre point de vue, être eux-mêmes reconnus comme empiriques⁴⁴.

Mais comment cette thèse peut-elle être conciliée avec celle d'une possible objectivité de la connaissance historique ? La confrontation des pensées de Dilthey et de Rickert permet à Simmel de développer une position originale : il retient du premier

39. Simmel, 1997 [1905-1907] : 255. Traduction : Simmel, 1984 : 78.

40. « Comme cet être n'est pas autre chose qu'un X dont nous n'avons rien d'autre à dire, l'identité de cet être indique seulement que nous pouvons ramener ses représentations les unes aux autres et les expliquer les unes par les autres » (Simmel, 1989 [1892] : 335. Simmel, 1997 [1905-1907] : 255. Traduction : Simmel, 1984 : 79-80).

41. « Par ce "moi", par cet "il" ou par cette chose qui pense, on ne se représente rien de plus qu'un sujet transcendantal des pensées = X » (Kant, 1997 [1787] : 281).

42. Dans sa sociologie, Simmel utilise le terme de « forme » à la fois pour désigner les formes *a priori* de la connaissance et les formes empiriques de la socialisation.

43. « C'est seulement lorsqu'un ensemble de phénomènes prend pour nous cette signification subjective (*subjektive Bedeutung*) que nous pouvons entreprendre de les synthétiser et de leur donner une forme historique » (Simmel, 1997 [1905-1907] : 383-384. Traduction : Simmel, 1984 : 208).

44. Simmel, 1997 [1905-1907] : 237-248. Traduction : Simmel 1984 : 61-72.

que la connaissance historique suppose une identité de nature entre le sujet et l'objet de la connaissance (c'est une connaissance de l'esprit par l'esprit)⁴⁵, et du second que la connaissance construit toujours son objet à partir de formes qui lui sont propres. La conjonction de ces deux thèses le conduit à affirmer que la connaissance historique est rendue possible par l'identité des cadres de la connaissance historique et de ceux de l'expérience des hommes étudiés⁴⁶. L'histoire n'étudie pas des données brutes, mais des produits déjà semi-finis, c'est-à-dire déjà organisés par l'expérience des hommes du passé. Or le cadre de cette dernière est constitué par le postulat de l'unité de l'individu, qui est aussi celui qui organise la connaissance historique⁴⁷.

Cette thèse se laisse toutefois comprendre de deux façons. Soit on affirme, sur un mode kantien, que les cadres de la pensée humaine sont tous formellement identiques (nous faisons tous usage du postulat d'unité de l'âme), mais cette unité formelle ne nous dit rien du contenu des représentations historiques, des contours, historiquement et socialement divers, que sont susceptibles de prendre ces individualités unifiées par un principe central. Soit on soutient l'existence d'une notion substantielle d'unité de l'âme, partagée par les hommes du passé et du présent, mais il faudrait alors supposer que toutes les sociétés conçoivent la personne humaine de façon identique, bornent le pouvoir causal de l'action individuelle de la même façon, ce que l'histoire et la sociologie réfutent constamment.

Le concept positif d'unité que convoque Simmel est en réalité issu d'un modèle esthétique : on a le sentiment de la cohérence et de l'unité (*Bündigkeit*) réussie d'une individualité historique, comme on a celui de l'unité d'un tableau ou d'un poème⁴⁸. Mais si le critère de *Bündigkeit* permet d'invalidier les représentations historiques inconséquentes et incohérentes, il n'écarte pas aussi aisément les fictions historiques bien faites. Ne risque-t-il pas même de nous conduire à préférer une fiction pittoresque, ancrée dans les évidences psychologiques de notre présent, au tracé hésitant d'un monde différent, dans lequel les individus agissent selon des règles qui nous sont

45. Le « sujet et l'objet de l'histoire sont identiques dans la mesure où tous deux sont des êtres psychiques » (Simmel, 1997 [1905-1907] : 260. Traduction : Simmel, 1984 : 84).

46. « Les catégories qui permettent de transformer ce matériau en histoire sont déjà présentes dans le matériau lui-même, au moins de manière embryonnaire et provisoire » (Simmel, 1997 [1905-1907] : 260. Traduction : Simmel, 1984 : 83-84).

47. « Ainsi, pour rendre le devenir historique intelligible, [l'historien] est amené à introduire le postulat de l'identité de la personne ou de l'identité du groupe, et à utiliser ainsi une notion qui doit être tenue pour subjective, au sens transcendantal de ce terme. Mais l'identité psychologique est aussi une réalité vécue pour l'acteur. De sorte qu'il existe souvent et peut-être toujours une transition entre les deux » (Simmel, 1997 [1905-1907] : 260. Traduction : Simmel, 1984 : 84).

48. « Il est en effet des cas où des associations purement psychiques présentent le même caractère d'objectivité, la même nécessité intrinsèque et, partant, la même validité que les relations logiques et factuelles qui s'établissent entre les représentations dans l'activité de connaissance [...]. Nous ressentons bien par exemple que les représentations et sentiments évoqués par un poème lyrique réussi sont liés les uns aux autres [...]. Cette sorte de nécessité psychologique accompagne les représentations à l'aide desquelles nous reconstruisons les acteurs historiques » (Simmel, 1997 [1905-1907] : 267. Traduction : Simmel, 1984 : 90-91).

étrangères? La première pourrait produire un « effet de réel⁴⁹ » plus intense. Si nous ne disposons, pour évaluer la connaissance historique, que du critère du sentiment de cohérence qu'elle produit en nous, elle prête alors pleinement le flanc aux critiques contemporaines qui la ramènent à un simple récit⁵⁰.

Dès lors que la problématique néo-kantienne est coupée de toute référence à une forme d'universalité — que ce soit celle du système des valeurs rickertien, ou des modes de démonstration wébériens⁵¹ —, elle n'apporte aucune solution au problème de la connaissance historique. Il n'est, pour cette raison, guère étonnant que Simmel ait cherché une autre porte de sortie. Outre les ajouts de type néo-kantien, la seconde version des *Problèmes de la philosophie de l'histoire* en contient d'autres, qui infléchissent le texte en sens inverse, en tant qu'ils doublent la notion épistémologique d'individualité d'une notion ontologique. Ainsi Simmel suggère-t-il en 1905 que l'individualité pourrait être pensée comme un « *a priori* réel⁵² », inaccessible à la connaissance. Chaque individu devrait être conçu comme une chose en soi singulière, dont la nature déterminerait « le choix, la combinaison et le mode d'action⁵³ » des lois génériques de la psychologie s'appliquant à elle. La singularité des phénomènes historiques reçoit ainsi un fondement ontologique. Suivant une voie similaire, le deuxième chapitre suggère l'existence, reconnue comme indémontrable, d'une causalité individuelle⁵⁴, comprise comme une loi interne propre à chaque individu, source de sa singularité et échappant aux lois génériques de la science.

Simmel résout ainsi la tension entre le caractère générique des règles scientifiques et la singularité des objets historiques en postulant l'existence d'une individualité réelle agissant en deçà des lois repérables par la science et spécifiant le lieu d'application de ces dernières. Prise isolément, cette démarche conduit à priver la rationalité scientifique de tout accès à la singularité des phénomènes historiques: elle peut repérer la présence d'une loi psychologique, mais non expliquer pourquoi cette loi précise s'applique à cet individu singulier à ce moment spécifique. Simmel s'écarte ainsi de Rickert mais surtout de Weber, pour qui la notion de cause n'a de sens que relativement à un savoir nomologique⁵⁵. Il n'y a, d'un point de vue néo-kantien, pas de sens

49. Barthes (1967: 74).

50. Voir Barthes (1967); White (1987).

51. « Car il est et il demeure vrai que dans la sphère des sciences sociales une démonstration scientifique, méthodiquement correcte, qui prétend avoir atteint son but, doit pouvoir être reconnue comme exacte également par un Chinois ou plus précisément *doit avoir cet objectif* [...] » (Weber, 1965 [1904]: 132).

52. Simmel, 1997 [1905-1907]: 235. Traduction: Simmel, 1984: 59.

53. *Idem*.

54. Voir « Remarques sur la causalité individuelle », Simmel, 1997 [1905-1907]: 313-318 (Traduction, Simmel 1984: 136-141). Ce passage anticipe la théorie simmelienne de la loi individuelle, voir Simmel, 1913).

55. « Si la connaissance causale de l'historien consiste en une *imputation* de conséquences concrètes à des causes concrètes, il n'est, en général, pas possible de faire une imputation *valable* d'une conséquence singulière quelconque sans le secours de la connaissance "nomologique", c'est-à-dire sans la connaissance de régularités des connexions causales » (Weber, 1965 [1904]: 164). Simmel reconnaît certes dans d'autres passages l'utilité du savoir nomologique en histoire. Mais ce savoir ne constitue à ses yeux qu'une « première

à évoquer l'existence d'un objet de connaissance se déroband à la connaissance rationnelle. C'est la méthode comparative, ignorée de Simmel, qui permet à Weber, comme en France à Bloch⁵⁶, de conjuguer la singularité des objets historiques avec la généricité de l'analyse: la causalité singulière ne se dégage pour ces derniers que sur fond de commun, par différence.

Ainsi, quand bien même on ne retiendrait de la seconde édition des *Problèmes de la philosophie de l'histoire* que les ajouts qui lui sont propres, on ne parviendrait pas à résorber la tension qui subsiste entre une conception strictement formelle et épistémologique de l'individualité d'un côté, et une conception substantielle et ontologique de l'autre. La définition simmelienne de l'histoire comme science de l'individualité ne lui a donc pas permis d'en dégager des fondements épistémologiques clairement identifiés, permettant de préciser son rapport à la sociologie. Une autre conception de la connaissance historique doit toutefois être recherchée dans d'autres textes de Simmel, et en premier lieu dans ses textes proprement sociologiques.

3. UNE SCIENCE DE L'HISTORICITÉ DES PHÉNOMÈNES SOCIAUX ?

La sociologie de Simmel paraît, à première vue, se prêter particulièrement bien à une analyse en termes de sociologie historique: on a souvent opposé⁵⁷ la sociologie durkheimienne de la société instituée (*Gesellschaft*), à la sociologie simmelienne de la société se faisant, de la société instituant (*Vergesellschaftung*). Simmel s'intéresse en premier chef à la formation dynamique de la société à travers les actions réciproques, et par conséquent à la temporalité des phénomènes sociaux.

La socialisation se fait et se défait constamment, et elle se refait à nouveau parmi les hommes dans un éternel flux et bouillonnement qui lient les individus, même là où elle n'aboutit pas à des formes d'organisation caractéristiques. [...]. Tous les grands systèmes et organisations superindividuels auxquels on pense d'ordinaire à propos du concept de société ne sont rien d'autre que des moyens de consolider — dans des cadres durables et des figures autonomes — des actions réciproques immédiates qui relient d'heure en heure ou bien la vie durant les individus. (Simmel, 1981 [1918]: 90)

Si Simmel peine à caractériser la spécificité de la science historique, n'est-ce pas simplement parce que sa sociologie est tout entière histoire, en tant qu'elle prend pour objet la temporalité des phénomènes sociaux ?

Cette lecture n'est pas convaincante, car la temporalité étudiée par Simmel est formelle et non historique. Prenons l'exemple d'un article marquant par son titre même une préoccupation génétique et temporelle: «Comment les formes sociales se

orientation» (Simmel, 1997 [1905-1907]: 328-330. Traduction: Simmel, 1984: 151-153) ou une «étape préliminaire» (Simmel, 1997 [1905-1907]: 268. Traduction: Simmel, 1984: 156) de la véritable connaissance historique.

56. Voir Bloch, 1983 [1928].

57. «Simmel présente l'avantage de la méthode génétique, Durkheim celui de l'examen scientifique du résultat de cette chosification des faits sociaux» (Sagnol, 1987: 102). Voir aussi Deroche-Gurcel (1999: 15).

maintiennent» (Simmel, 1896-1897). Simmel y construit une typologie des phénomènes expliquant que les formes sociales puissent perdurer au-delà de la vie des individus dont les actions réciproques composent la société. Il s'agit toutefois d'une typologie générique des modes de maintien des formes sociales, qui vise en tant que telle à évacuer le temps historique : elle doit valoir pour toute époque.

La démarche typologique est toutefois propre à la sociologie : on pourrait juger que le caractère anhistorique des types de Simmel rejoint celui des types sociaux de Durkheim ou des idéaux-types de Weber. Mais si l'historicité des phénomènes humains a toujours été l'objet ultime de la recherche de ce dernier, elle n'a apparemment que peu intéressé Simmel — sans doute parce que la philosophie est restée, à travers ses travaux sociologiques, l'horizon ultime de la pensée⁵⁸. L'un de ses livres accorde certes une place centrale à une mutation historique : *La philosophie de l'argent* (Simmel, 2009 [1900]) vise à rendre compte des conditions et conséquences de l'apparition de l'argent, conçue comme l'origine du passage de la société médiévale à la société capitaliste. Mais tout en traitant de l'apparition de l'argent, le livre n'entend l'analyser que de façon purement spéculative :

La genèse de l'argent n'est point ici en cause : elle appartient à l'histoire, non à la philosophie. Et quel que soit le profit que nous estimions retirer du devenir historique pour son intelligence, la signification et l'importance de ce phénomène tel qu'il est devenu, quant à son contenu, souvent repose sur des connexions de nature conceptuelle, psychologique ou éthique, non pas temporelles mais purement factuelles (*sachlich*). (Simmel, 2009 [1900] : 14)

Les connexions temporelles sont ici clairement dissociées des connexions réelles, que seule une réflexion située à un niveau générique est susceptible d'appréhender. L'écart qui sépare cette démarche de celle de Weber est éclairant. Pour expliquer la genèse de l'argent et de l'économie capitaliste, ce dernier propose (Weber, 1982 [1921]) une description de la commune médiévale, où s'opère le passage d'un monde à l'autre. Cette description est certes idéaltypique : elle ne se confond pas avec celle qu'un historien pourrait produire de l'une des formes que cette transition a pu prendre. Mais cet idéal-type n'est pas universel : Weber construit, à l'aide de plusieurs cas historiques, l'idéal-type de la commune urbaine de la fin du Moyen-Âge, qu'il divise entre l'idéal-type des communes de l'Europe du Sud et celui des communes du nord de l'Europe. La construction typique vise ici à ressaisir la singularité d'un objet historique, géographiquement et surtout socialement localisé. À l'inverse, il semble que pour Simmel, seules les personnalités (c'est-à-dire les individus humains et à la rigueur les groupes) soient susceptibles d'être considérées comme véritablement historiques. C'est au sein d'institutions sociales dont le fonctionnement obéit à des règles universelles que s'inscrit l'existence d'individus historiquement constitués.

58. « [...] je vois dans la philosophie la tâche de ma vie et ne fais de la sociologie, en réalité, que comme discipline annexe » (Simmel, « Lettre à Célestin Bouglé », 13 décembre 1899).

Les derniers textes de Simmel⁵⁹ témoignent toutefois d'un intérêt accru pour la temporalité et d'un rejet du point de vue formel antérieurement adopté. Toutefois, s'inspirant de Bergson, il suppose alors l'existence d'un écart insurmontable entre la durée unifiée, non mesurable, de la vie, et le temps métrique et chronologique de l'histoire⁶⁰. Il avive ainsi l'opposition, déjà suggérée dans certains passages du texte de 1905, entre l'individualité générique, construite par l'historien, et l'individualité singulière réelle. Cette coupure entre le temps « réel » et celui de l'histoire ne laisse alors aucune place à une forme de connaissance de la temporalité spécifique des phénomènes historiques.

Par ailleurs, dans la mesure où la sociologie de Simmel a pour objets les actions réciproques (les formes de la socialisation en systématisant les modalités), elle se prête peu à une analyse des sociétés du passé, dans la mesure où l'on ne peut précisément plus observer les actions réciproques qui y ont eu lieu. C'est peut-être la raison pour laquelle Simmel a peu thématiqué le rapport entre sociologie et histoire. Certes, la sociologie interactionniste, qui a fait de Simmel son père fondateur, connaît désormais un équivalent en histoire : la micro-histoire, qui étudie elle aussi des interactions à petite échelle. Mais la micro-histoire est confrontée à un problème de sources qui lui est propre. Ses plus célèbres travaux français et italiens⁶¹ ont ainsi tous fait usage d'archives de procès d'inquisition — seuls substituts trouvés, pour l'Ancien Régime, de l'observation de terrain du sociologue. Or, on ne saurait évidemment utiliser des observations produites dans le cadre d'un procès en sorcellerie comme des données sociologiques, l'interrogation sur le statut des observations rapportées occupant alors le devant de la scène. L'histoire, et même la micro-histoire, ne saurait être conçue comme une application de la sociologie de Simmel à l'étude du passé.

Il est toutefois possible de comprendre autrement le rapport entre sociologie et histoire au sein de l'œuvre de Simmel. On se référera alors à un passage des « Considérations sur la philosophie de l'histoire » (Simmel, 2011 [1909]), conçu comme un ajout nécessaire à la dernière édition des *Problèmes de la philosophie de l'histoire*.

L'action réciproque exercée par chacun sur chacun, et qui unit tous les individus coexistants, est continuellement croisée par ce qu'on appelle *tradition* (*Überlieferung*), c'est-à-dire par l'action qui fait, sans retour, passer à autrui quelque chose de notre âme. Et c'est ainsi que la société, dans son essence, devient une formation historique (*historische Gebilde*), puisqu'elle n'est pas seulement objet de l'histoire (*Geschichte*), mais le passé y a encore une réalité active, et devient, en forme de tradition sociale, le motif du présent. (Simmel, 2011 [1909] : 65)

59. Voir Simmel (2004).

60. Par exemple : « [l'histoire] pose des événements circonscrits, dont on peut désigner le contenu par des concepts singuliers ; tandis que les événements réellement vécus n'ont pas cette forme, mais se déroulent sans interruption dans une continuité qui se fond sans rupture dans le temps en tant que tel » (Simmel, 2004 [1916] : 36).

61. Voir Ginzburg (1993 [1976]) ; Leroy-Ladurie (1982 [1975]) ; Levi (1989 [1985]).

La société, reconnaît Simmel, n'est pas seulement composée d'actions réciproques multiples et changeantes. Elle est une formation historique en tant qu'elle est aussi constituée par la tradition, c'est-à-dire par la transmission de formes. Cette tradition est le contraire de l'interaction, car cette dernière est toujours réciproque, alors que la première n'agit que dans un sens. Pour cette raison, on ne peut se contenter d'adopter un regard sociologique sur la société. Elle doit aussi faire l'objet d'une histoire, qui traitera de la transmission de formes objectives. L'histoire viendrait ainsi combler un manque propre à sa sociologie. Si « Comment les formes sociales se maintiennent » proposait une typologie des modes d'existence possibles de ces traditions, et montrait qu'il leur arrive d'entrer en tension avec la logique propre aux actions réciproques⁶², Simmel se gardait alors de remarquer que ce constat faisait sortir leur étude du champ qu'il avait préalablement assigné à la sociologie.

Cet objet possible de la connaissance historique était déjà évoqué dans les *Problèmes de la philosophie de l'histoire*, lorsque Simmel mentionnait, en plus des individus, l'existence de « forces impersonnelles qui peuvent être des causes ou des effets des actions des individus ou des situations dans lesquelles se trouvent les personnes⁶³ ». Quoique celles-ci trouvent leur origine dans les actions réciproques des individus, « une fois constituées, elles agissent sur l'individu. Elles représentent pour lui des entités mentales (*geistige Gebilde*) dotées d'une existence idéelle, des entités extérieures à la conscience individuelle et indépendantes de celle-ci⁶⁴ ». Simmel s'émancipe ici clairement de la perspective individualiste caractérisant l'essentiel du texte, en montrant qu'il existe un niveau proprement social de réalité psychique, qui transcende la conscience individuelle. Ces entités ne se laissent ramener ni aux personnes, ni aux individus collectifs, car elles sont impersonnelles⁶⁵.

On pourrait être tenté d'en déduire que l'objet premier de la sociologie simmélienne a été de cette façon transféré à l'histoire. En effet, ses premiers travaux assignaient déjà à la sociologie l'étude des « formes objectives (*objektive Gebilde*) » (Simmel, 1890: 129), c'est-à-dire des formes sociales stabilisées, par opposition aux interactions individuelles, alors considérées comme trop subjectives et fluctuantes pour constituer l'objet d'une science.

Cependant, l'objet d'étude décrit par les « Considérations » diffère sur un point fondamental de ce qui était présenté, vingt ans plus tôt, comme celui de la sociologie : l'image historique d'une société permet désormais de complexifier son image sociologique. L'histoire ne doit pas tant être conçue comme la science des traditions ou des formes stables que comme celle de l'entrelacement, parfois conflictuel, entre actions réciproques et traditions. En 1909, Simmel ne renie pas sa conception de la sociologie

62. « [...] la fixité d'un tel système peut se trouver en opposition avec la complexité croissante des rapports individuels et avec les besoins plus mobiles de la société » (Simmel, 1896-1897: 92).

63. Simmel, 1997 [1905-1907]: 251. Traduction, Simmel 1984: 75.

64. Simmel, 1997 [1905-1907]: 252. Traduction, Simmel, 1984: 76.

65. « L'adage qui veut qu'aucun tisserand ne sache ce qu'il tisse s'applique particulièrement au tissu de la vie sociale » (Simmel, 1997 [1905-1907]: 252. Traduction, Simmel 1984: 75).

comme science des actions réciproques, mais admet désormais la simplification que suppose une telle démarche : décrire une société exige d'articuler l'étude des actions réciproques à celles des formes stabilisées.

Dès lors, l'histoire ne peut plus être définie comme science du passé. Elle peut participer à la connaissance du présent, en mettant en évidence les traces du passé qui sont encore effectives en lui. Bloch défend une thèse analogue : s'il affirme que « les hommes ressemblent plus à leur temps qu'à leurs pères » (Bloch, 1949 : 57), c'est-à-dire que la société est un principe permanent de renouvellement, il reconnaît aussi que « l'homme passe son temps à monter des mécanismes, dont il demeure ensuite le prisonnier plus ou moins volontaire » (Bloch, 1949 : 61). L'objet propre de la science historique est alors constitué par l'articulation de la nouveauté sociale et du maintien traditionnel d'anciennes formes. Ces dernières ne s'imposent pas par la pure force mécanique de l'habitude, car le maintien est « plus ou moins volontaire » : il s'agit toujours d'un acte social, que Simmel appelle de son côté tradition.

* * *

Simmel s'est efforcé, tout au long de sa carrière, de construire une épistémologie de la science historique, mais n'est jamais parvenu à en proposer une conception véritablement unifiée. L'ayant d'abord conçue comme premier niveau de la connaissance en sciences humaines, préparant le travail sociologique, puis comme science des formes individuelles, distinctes des formes sociologiques, il l'a toujours pensée dans le cadre d'une interrogation sur la représentation du passé. Elle ne pouvait dès lors éviter d'osciller entre le Charybde de la résurrection empathique du passé et le Scylla de la pure fiction.

Simmel n'a jamais dissocié sa réflexion sur l'objectivité de l'histoire de l'interrogation sur son aptitude à représenter le passé. Les séparer aurait supposé de centrer l'analyse sur les modes de raisonnement et d'administration de la preuve en histoire, ce qui aurait permis de thématiser plus explicitement son rapport à la sociologie. S'il n'a pas suivi cette voie, c'est sans doute parce qu'il n'est pas parvenu, inversement, à historiciser sa sociologie, dans la mesure où il a maintenu la distinction entre l'universalité des formes sociologiques et l'historicité des individus. L'historicité se trouvant située hors du champ de la sociologie, il ne fallait qu'un pas pour qu'elle se trouve refoulée hors de celui de la rationalité scientifique.

Les prémisses d'une autre conception de l'histoire peuvent toutefois être décelées dans l'œuvre de Simmel. La science historique n'a ici plus pour fonction de représenter le passé, mais d'observer et analyser les traces laissées dans une époque donnée, actuelle ou révolue, par les époques antérieures. Cette histoire permet de complexifier l'image sociologique d'une société, en étudiant l'articulation de la logique interne des actions réciproques à celle des héritages du passé.

RÉSUMÉ

Cet article examine la conception simmelienne du rapport entre histoire et sociologie, afin de déterminer si elle peut nous aider à penser la spécificité épistémologique de l'histoire. Il retrace à cette fin les définitions de la science historique successivement adoptées par Simmel. Elle est d'abord conçue comme premier niveau de la connaissance dans les sciences de l'homme, puis comme science régie par un type spécifique d'*a priori*, celui de l'individualité. L'histoire apparaît enfin, quoiqu'il ait moins développé ce point, comme science de l'historicité des phénomènes sociaux, en tant que son objet ne se laisse pas ramener aux actions réciproques dont traite la sociologie simmelienne.

Mots clés : historicité, individualité, Heinrich Rickert, science historique, Georg Simmel, sociologie, temporalité, Max Weber

ABSTRACT

This article examines the Simmelian conception of the relationship between history and sociology in order to determine whether it can further our understanding of the epistemological specificity of history. The article traces the varying definitions of historical science that Simmel successively adopted. He first conceived of the study of history as the first level of knowledge in the humanities and, later, as a science governed by the distinct *a priori* knowledge of individuality. Ultimately, although he developed this perspective least, history was for Simmel the study of the historicity of social phenomena, insofar as the object of study was not confined to the reciprocal actions with which Simmelian sociology is concerned.

Key words : historicity, individuality, Heinrich Rickert, historical science, Georg Simmel, sociology, temporality, Max Weber

RESUMEN

Este artículo examina la concepción simmeliana de la relación entre historia y sociología, con el fin de determinar si es posible ayudarnos a concebir la especificidad epistemológica de la historia. En este sentido, aquí se analizan las diferentes definiciones de la ciencia histórica, adoptadas sucesivamente por Simmel. Inicialmente es concebida como un primer nivel del conocimiento en las ciencias del hombre, posteriormente como una ciencia regida por un tipo específico de *a priori*, el de la individualidad. La historia aparece finalmente, aun cuando Simmel haya desarrollado menos este punto, como una ciencia de la historicidad de los fenómenos sociales, en tanto que su objeto no permite ser llevado a las acciones recíprocas tratadas por la sociología simmeliana.

Palabras claves : historicidad, individualidad, Heinrich Rickert, ciencia histórica, Georg Simmel, sociología, temporalidad, Max Weber

BIBLIOGRAPHIE

- BARTHES, R. (1967), « Le discours de l'histoire », *Social Science Information*, VI, 4, p. 65-75.
- BLOCH, M. (1983 [1928]), « Pour une histoire comparée des sociétés européennes », *Mélanges historiques*, tome 1, Paris, Éd. de l'EHESS, p. 16-40.
- (1997 [1949]), *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, Armand Colin.
- BOUDON, R. (1984), « Les Problèmes de la philosophie de l'histoire de Simmel : une théorie de l'objectivité en histoire et dans les sciences sociales », in G. SIMMEL, *Les problèmes de la philosophie de l'histoire : une étude d'épistémologie*, trad. R. Boudon, Paris, PUF, p. 7-52.
- COLLIOT-THÉLÈNE, C. (2006), *La sociologie de Max Weber*, Paris, La Découverte.
- DEROCHE-GURCEL, L. (1999), « Préface », in G. SIMMEL, *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation*, Paris, PUF, p. 5-35.
- DILTHEY, W. (1992 [1883]), « Introduction aux sciences de l'esprit », *Critique de la raison historique : Introduction aux sciences de l'esprit et autres textes*, trad. S. Mesure, Paris, Cerf.
- DURKHEIM, É. (2002 [1894]), *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF.
- (1975 [1903]), « L'histoire et les sciences sociales », *Textes 1. Éléments d'une théorie sociale*, Paris, Éditions de Minuit, p. 195-197.
- GINZBURG, C. (1993 [1976]), *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, trad. M. Aymard, Paris, Aubier-Flammarion.
- KANT, E. (1997 [1787]), *Critique de la raison pure*, trad. A. TREMESAYGUES et B. PACAUD, Paris, PUF.
- KÖHNKE, K. C. (1996), *Der Junge Simmel — in Theoriebeziehungen und sozialen Bewegungen*, Frankfurt a. M., Suhrkamp.
- LAMPRECHT, K. (1891), *Deutsche Geschichte*, Band. 1, Berlin, R. Gaertners Verlagsbuchhandlung.
- LE ROY LADURIE, E. (1982 [1975]), *Montaillou, village occitan — de 1294 à 1324*, Paris, Gallimard.
- LEVI, G. (1989 [1985]), *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*, trad. M. AYMARD, Paris, Gallimard.
- PAPILLOU, C. (2000), « Georg Simmel. La dimension sociologique de la Wechselwirkung », *European Journal of Social Sciences*, XXXVIII-119, p. 103-129.
- RICKERT, H. (1998 [1924]), *Les problèmes de la philosophie de l'histoire. Une introduction*, 3^e éd., trad. B. HÉBERT, Presses universitaires du Mirail, Toulouse.
- SAGNOL, M. (1987), « Le statut de la sociologie chez Simmel et Durkheim », *Revue française de sociologie*, vol. 28, n°1, p. 99-125.
- SIMMEL, G. (1989 [1890]), « Über die soziale Differenzierung », *Gesamtausgabe Band 2*, Frankfurt a. M., Suhrkamp, p. 109-295.
- SIMMEL, G. (1989 [1892]), *Die Probleme der Geschichtsphilosophie*, in *Gesamtausgabe Band 2*, Frankfurt a. M., Suhrkamp, p. 299-421.
- SIMMEL, G. (1894), « Le problème de la sociologie », *Revue de métaphysique et de morale*, 2, Paris, p. 497-504.
- SIMMEL, G. (1896-1897), « Comment les formes sociales se maintiennent », *L'Année sociologique*, première année, p. 71-109.
- SIMMEL, G. (1997 [1905-1907]), *Die Probleme der Geschichtsphilosophie*, in *Gesamtausgabe Band 9*, Frankfurt a. M., Suhrkamp Taschenbuch Wissenschaft, p. 227-428.
- SIMMEL, G. (1984 [1905]), *Les problèmes de la philosophie de l'histoire : une étude d'épistémologie*, trad. R. BOUDON, Paris, PUF.
- SIMMEL, G. (2009 [1900]), *Philosophie de l'argent*, trad. S. CORNILLE et P. IVERNEL, Paris, PUF.
- SIMMEL, G. (2011 [1909]), « Quelques considérations sur la philosophie de l'histoire », in D. THOUARD (dir.), *Herméneutique contemporaine*, Paris, Vrin, 2011, p. 61-69.
- SIMMEL, G. (2001 [1913]), « Das individuelle Gesetz. Ein Versuch über das Prinzip der Ethik », *Gesamtausgabe Band 12*, Frankfurt a. M., Suhrkamp Taschenbuch Wissenschaft, p. 417-470.
- SIMMEL, G. (1981 [1918]), « Le domaine de la sociologie », *Sociologie et épistémologie*, trad. L. GASPARINI, Paris, PUF, p. 83-105.

- SIMMEL, G. (2004 [1916]), « Le problème du temps historique », *La forme de l'histoire et autres essais*, trad. K. WINKELVOSS, Paris, Gallimard, p. 21-45.
- SIMMEL, G., (1958) « Anfang einer unvollendeten Selbstdarstellung », in K. GASSEN et M. LANDMANN (dir.), *Buch des Dankes an Georg Simmel*, Berlin, Duncker & Humblot, p. 9-10.
- VANDENBERGHE F. (2001), *La sociologie de Georg Simmel*, Paris, La Découverte.
- WEBER, M. (1965 [1904]), « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *Essais sur la théorie de la science*, trad. J. FREUND, Paris, Plon, p. 117-213.
- (2005 [1905-1906]), « Roscher et Knies et les problèmes logiques de l'économie politique historique », trad. W. FEUERHAHN, in *Philosophie*, n° 85, p. 3-18.
- (1965 [1906]), « Études critiques pouvant servir à la logique des sciences de la culture », *Essais sur la théorie de la science*, trad. J. FREUND, Paris, Plon, p. 215-323.
- (1982 [1921]), *La ville*, trad. P. Fritsch, Paris, Aubier.
- (1971[1922]), *Économie et société*, T.1, trad. J. FREUND, Paris, Plon.
- WHITE, H. (1987), *The Content of the Form — Narrative Discourse and Historical Representation*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.